

Commémoration du 8 mai 1945 -

Nous sommes rassemblés ici, comme chaque année, non par habitude, mais par nécessité. Ce rassemblement est un acte de résistance tranquille contre l'oubli. Se souvenir, c'est maintenir vivante la flamme de ceux qui ont souffert, résisté et, souvent, tout perdu pour que nous puissions aujourd'hui nous tenir debout, libres et en paix.

Ce 8 mai, nous commémorons la fin d'une guerre qui a brisé un continent, anéanti des millions de vies et révélé jusqu'où la haine organisée, portée par les idéologies fascistes, peut conduire l'humanité. Nous commémorons aussi le courage de ceux qui ont dit non — soldats, résistants, civils ordinaires devenus extraordinaires — et dont le sacrifice a rendu possible notre liberté d'être là, aujourd'hui, ensemble.

Mais le temps, pour le meilleur comme pour le pire, referme inexorablement toutes les blessures du passé. Les témoins directs s'éteignent les uns après les autres. Les images des camps, des villes en cendres, des familles arrachées les unes aux autres, des tortures et des souffrances — tout cela risque de n'être plus qu'une page de manuel, froide et lointaine. C'est précisément pour cela que notre vigilance doit être plus que jamais en alerte. L'éloignement des événements nous oblige à maintenir et renforcer la transmission et le devoir de mémoire. Nous devons transmettre aux jeunes générations non seulement les faits, mais la puissance de notre commune humanité : ce sentiment viscéral que la paix n'est pas un acquis, qu'elle se construit et se défend chaque jour.

Cette vigilance, le monde d'aujourd'hui l'exige plus que jamais. Les guerres qui ravagent des pays entiers, les idées fascisantes qui renaissent et séduisent, l'effritement des institutions internationales qui régulaient — imparfaitement, certes — les rapports entre les peuples : tout cela n'est pas une menace abstraite. C'est notre réalité. Ce que nous pensions appartenir aux pages sombres de l'histoire frappe à nouveau à notre porte, dans une logique de rapports de force et d'impérialismes continentaux.

Alors que pouvons-nous faire, nous, ici, aujourd'hui ? La paix se construit d'abord dans nos propres vies, dans nos actes quotidiens. Résister commence à titre individuel, par le choix des mots que l'on pose : préférer le dialogue à l'invective, la question à la condamnation, la curiosité à la méfiance. Aller vers l'inconnu, vers celui qui nous semble différent — voilà un acte de courage authentique, bien plus exigeant que la facilité de la critique ou du rejet. C'est dans ces gestes de diplomatie ordinaire que se tisse, patiemment, le tissu de la paix.

Mais résister, c'est aussi comprendre. Car le fascisme et la dictature ne surgissent pas du néant — ils prospèrent là où l'ignorance laisse le champ libre à la peur, et la peur au mensonge. Se former, lire, questionner, débattre : ces actes apparemment

modestes sont en réalité des remparts. Un citoyen qui comprend les mécanismes de la propagande est moins vulnérable à ses emprises. Une jeunesse éduquée à l'esprit critique, à la connaissance de l'histoire et à la complexité du monde ne se laisse pas aussi facilement séduire par les discours qui désignent des boucs émissaires et promettent des certitudes simples à des questions difficiles. L'éducation n'est pas un luxe réservé aux temps de paix — c'est l'une des armes les plus sûres contre le retour des barbaries. Faire œuvre de compréhension, individuellement et collectivement, c'est choisir délibérément de ne pas céder le terrain à ceux qui prospèrent sur l'obscurité.

Soyons dignes de ceux qui nous ont précédés. Soyons les artisans, humbles et déterminés, du monde qu'ils ont voulu léguer. Car la paix ne se proclame pas — elle se vit, mot après mot, jour après jour.

M. Alain CAMBOU – Le 08/05/2026